
MERCURE DE FRANCE.

SAMEDI 22 MAI 1790.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

DISCOURS EN VERS,
SUR L'ÉDUCATION PUBLIQUE,

*Adressé à l'Assemblée Nationale, par M.
FERLUS, Professeur d'Eloquence au
Collège Royal de Guienne, à Bordeaux.*

VENGEURS de mon pays, ô vous dont le courage,
Du pouvoir tyrannique affranchissant nos droits,
Elève fièrement l'édifice des Loix
Sur des bords diffamés par mille ans d'esclavage;
Vainement l'Univers admire votre ouvrage.
Qu'avez-vous fait encor, hardis Réformateurs,

N^o. 21. 22 Mai 1790.

G

Si vous ne désarmez nos vices destructeurs ?
 Des Princes conjurés vos Loix n'ont rien à craindre,
 En vain des factieux on soulève les flots ;
 A vos pieds, en grondant, leur courroux va s'é-
 teindre ,
 La terreur & la honte enchaînent leurs complots,
 Mais craignez de nos mœurs la funeste influence,
 Sur des cœurs corrompus les Loix sont sans pouvoir.
 Il faut, par nos penchans, nous conduire au devoir,
 Et leur pente rapide entraîne à la licence
 Nos pas qu'un guide aveugle égare dès l'enfance.

Oui, le vice en naissant a souillé nos regards,
 L'avarice, l'orgueil, les préjugés stupides,
 Devançant la raison, viennent de toutes parts
 Entourer nos berceaux de leurs pièges perfides.
 Nous croissons, & des nœuds toujours plus ac-
 cablans
 De notre adolescence enchaînent les élans.
 D'imbécilles Docteurs, Tyrans de la pensée,
 Sous un vain tas de mots la tiennent oppressée ;
 Ils changent en cachots les jardins du Lycée,
 Et parmi les dégoûts d'un travail assidu,
 Nous transmettent enfin lent sagesse insensée,
 Des systèmes sans nombre & pas une vertu.
 O vertu, don sacré qu'on vante & qu'on dédaigne !
 S'il est un Art frivole, un Maître nous l'enseigne ;
 Et toi, si dans l'Ecole on ose te nommer,
 C'est pour te définir, non pour te faire aimer.

Cet Élève fameux , introduit dans le monde ,
 Stale sur un vers sa science profonde ;
 Il frémit en lisant un Quatrain peu soigné ,
 Il fesse d'Alcidamis la Muse vagabonde ,
 Et voit l'affreux Cléon sans en être indigné.
 Connoît-il , en effet , l'honneur & la Patrie ?
 Nous a-t-on fait jamais du nom de Citoyen
 Embrasser l'étendue & sentir l'énergie ?
 Savons-nous détester l'horrible tyrannie ,
 Qui de l'égalité rompant l'heureux lien ,
 Fait aux genoux des Grands tomber le Plébéien ?
 O des mœurs & des Loix oubli lâche & funeste !
 Nous savons l'art des mots , qu'importe tout le reste ?

Ce n'étoit pas ainsi que Licurgue , autrefois ,
 Cultivoit de l'Etat la fragile espérance.
 Les Citoyens naissoient & croissoient pour les Loix ;
 A l'école de l'homme ils passaient leur enfance .
 Dès l'âge le plus tendre , ainsi qu'un arbrisseau ,
 Qui , planté sur les monts au milieu des orages ,
 S'élève , en les bravant , plus robuste & plus beau ,
 Donne les regards & triomphe des âges ;
 Ils se fortifioient contre les Dieux jaloux ;
 Ils provoquoient le sort , & leurs jeunes courages
 Ne pouvant le dompter , s'exerçoient à ses coups .
 Déjà pour la Patrie , enflammés d'un saint zèle ,
 Ils apprennent par-tout à n'exister qu'en elle .
 C'est elle incessamment qu'ils avoient sous les yeux ;
 Elle aidait leurs travaux , présidoit à leurs jeux ,

Dès naissantes vertus faisoit jaillir les flammes,
 Unissoit tous les vœux, lioit toutes les âmes.
 Ainsi d'un Peuple obscur, ce grand Législateur,
 Par l'éducation, prépara la splendeur ;
 Ainsi de l'égoïsme où l'homme se renferme,
 Sous l'intérêt commun il étouffa le germe,
 Et sa Loi ne trouvant que des cœurs épurés,
 Les recruta, sans effort, dans ses nœuds adorés.

Vous donc, rivaux heureux de ce puissant génie,
 Voulez-vous de la France assurer l'harmonie ?
 Que l'éducation fasse aimer vos Décrets,
 Et suspende autour d'eux le choc des intérêts.
 Que l'enfant, dont la langue à peine se dégage,
 Sur ce Code immortel exerce son langage :
 Que de l'homme en naissant il connoisse les droits ;
 Ces droits sont les garans & la base des Loix.
 Qu'il sache qu'il est libre & que chacun doit l'être ;
 Que cette liberté, le plus heureux des biens,
 Ennoblit tous les rangs où le sort nous fait naître,
 Honore la Patrie & fait les Citoyens.
 La Patrie !... ô Français ! elle vous est rendue,
 Dans le bruit de vos fers sa voix long temps perdue,
 Vient de se faire entendre à vos cœurs affranchis.
 Le père, avec transport, lui consacre son fils...
 Jeune enfant, que ton cœur lui soit toujours fidèle !
 Par elle Citoyen, tu dois l'être pour elle.
 Aux destins de l'Etat vois nos destins liés ;
 Sa honte avoit flétri nos fronts humiliés,
 Elle vaillant désormais de sa gloire immortelle.

Et qui peut nous ravir ce généreux espoir ,
 Si par le sentiment la Jeunesse ennoblie
 Sait que son existence est toute à la Patrie ,
 Et que chérir ses Loix , assurer son pouvoir ,
 Est le plus beau penchant & le premier devoir ?
 De là naissent en nous mille vertus rivales :
 La modération , la foi , l'Intégrité ,
 Vont entourer nos cœurs des chaînes sociales :
 Dans ce doux esclavage est la félicité.

Sur-tout du fol orgueil détestant les caprices ,
 Nous proscrirons le luxe , auteur de tous nos vices ;
 Le luxe , monstre impur , de nos biens affamé ,
 Qui dévore les cœurs dont il fait les délices ,
 Et qui , pareil au feu par les vents animé ,
 Gagne , embrase , détruit , s'accroît par le ravage ,
 D'un éclat désastreux frappe les yeux surpris ,
 Consomme avec fracas l'aliment de sa rage ,
 Se dévore lui-même , & meurt sur des débris .
 C'est lui qui de ses mains creusa le gouffre immense
 Où s'alloit engloutir le bonheur de la France ;
 Il corrompt les penchans , il renverse les Loix ,
 Et l'esclave du luxe est l'esclave des Rois.

Mais en vain des vertus vous élevez le Temple ,
 Si le Sexe adoré n'y dirige nos pas.

Remettez dans ses mains le flambeau de l'exemple :
 Les devoirs qu'il prescrit ont toujours des appas.
 Français, Peuple abusé, quelle erreur est la vôtre,
 Quand vous livrez au vent de la frivolité

Ces esprits séducteurs qui disposent du nôtre !
 Quel cœur assez pervers à jamais résisté
 Aux traits de la sagesse unie à la beauté ?
 La beauté, d'un coup d'œil, nous égare ou nous
 guide.

Elle fit d'un Roi foible un Héros intrépide ;
 Et le fougueux Hercule, à ses pieds abattu,
 Oublia ses exploits, son nom & sa vertu.
 Epurons l'ascendant qu'elle obtient sur nos ames,
 Qu'au foyer de l'honneur elle allume nos flammes.
 Idoles de nos cœurs, montez au rang des Dieux,
 Et l'amour des Français vous suivra dans les Cieux.

Cependant, au milieu de ces grandes maximes,
 L'Élevé admirera l'Auteur de l'Univers
 Couronnant les vertus, épouvantant les crimes,
 Des complots ténébreux éclairant les abîmes,
 Ayant sur tous nos pas les yeux toujours ouverts.
 Qu'il croisse sous la main de ce Maître suprême.
 Dites-lui l'union de la Terre & des Cieux.
 S'il sait que vos Décrets sont la voix de Dieu même,
 Le cri des passions se taira devant eux.
 Êtres présomptueux & faibles que nous sommes !
 Vainement nos Égaux nous offrent leur appai.
 Il faut le bras d'un Dieu pour soutenir les hommes ;
 Il faut que nos liens remontent jusqu'à lui.

Voilà le Citoyen qu'attendoit la Patrie :
 L'Europe le contemple & l'adore à genoux.
 Qu'importe que les Arts n'orent point son génie ?
 S'il sert bien son pays, il les possède tous.

Il sera bon François, bon père, bon époux.
 La gloire des Beaux-Arts n'a qu'un éclat perfide !
 Le spectacle des mœurs a des charmes plus doux !
 Périclès m'éblouit, & j'adore Aristide.

Mais d'un nouveau Platon craignant l'austérité,
 Je vois à ce discours, d'un pas précipité,
 Les Neuf Sœurs, en pleurant, abandonner ces rives.
 Arrêtez, revenez, aimables fugitives ;
 Revenez, c'est à vous d'embellir nos leçons.
 L'édifice est construit, que vos mains le décorent ;
 Malheureux mille fois les cœurs qui vous ignorent,
 Plus malheureux, hélas ! s'ils profanent vos dons !
 Je veux en entourer mes tendres Nourrissons,
 Je veux que le ciseau, les crayons & la lyre,
 Pour aider mes efforts, reprennent leur empire,
 Et que de la vertu les charmes ravissans,
 Dans leur ame agrandie entrent par tous les sens.
 Pour eux vous s'animer, sous l'Art des Praxitelles,
 Des Héros Citoyens les antiques modèles.
 Nos Zeuxis, des couleurs déployant les effets,
 Au lieu de consacrer ces crimes politiques,
 Ces meurtres éclatans qu'on nomme des Hauts faits,
 Peindront le règne heureux des mœurs patriotiques,
 Le civisme des Rois & l'amour des Sujets.
 Et toi, charme puissant, divine Poésie,
 Qui trop souvent du vice as orné la laideur,
 Viens, revêts à nos yeux ton auguste splendeur,
 Par de nouveaux arceaux dignes de ton génie,

Célèbre la Nature, annonce son Auteur,
 Fais adorer les Loix, l'honneur & la Patrie :
 La sagesse, en beaux vers, pénètre au fond du cœur
 Aux enfans de l'Etat peins ce Roi magnanime,
 A la hauteur du Trône élevant les Français ;
 Peins Neckre, à son amour attaché par le crime,
 Et le crime effrayé de ses propres succès,
 Contraint, en frémissant, d'implorer sa victime.

Pour moi, de l'Éloquence organe plus heureux,
 Quel beau champ désormais est ouvert à mes vœux !
 Je ne me borne plus à montrer Démosthène,
 Du feu de la vengeance incendiant Athènes ;
 Ou l'ardent Tullius, dans son fougueux transport,
 Lançant sur les pervers l'infamie & la mort.
 Antiques Orateurs de la Grèce & de Rome,
 De vous seuls trop long-temps l'École a retenti ;
 Elle entendra Target, Barnave, Antun, Bailly,
 Toi sur-tout, Mirabeau, toi, le vengeur de
 l'homme,

Dont la vive éloquence, à flots toujours pressés,
 Parcille aux Aquilons qui poussent les nuages,
 Emporte dans son cours les projets insensés,
 Les sophismes trompeurs, la chaîne des usages,
 Et les traits que l'Envie oppose à nos hommages.
 Mes Elèves charmés vont devenir les tiens :
 Ton ame & tes Ecrits passeront dans leur ame,
 Et bientôt, animés du beau feu qui t'enflamme,
 Ils seront Orateurs, Sujets & Citoyens.

V E R S

*Adressés à M. DE SÈZE, Avocat, sur
le gain d'une Cause plaidée par lui (1).*

QUAND pour la cause publique,
A la Tribune monté,

Tu nous fis admettre, de l'Eloquence antique,
Le chef & le modèle en toi ressuscité;

Quand ton intrépide équité

Louoit en même temps, d'une voix mâle & fière,
Et Bésenval & notre Liberté;

Aisément l'Europe entière

Prit part à tes intérêts:

Un Roi, l'ami des François,

T'offrit un public hommage;

L'or empreint de tes succès,

De sa reconnaissance est devenu le gage.

Perrier, d'un métal moins brillant,

Mais que de l'Art éternelle l'ouvrage,

Paya ton zèle & ton talent.

Comme eux, je te dois tout, & je fus ton Client;

Mais pressé d'acquitter des tribus légitimes,

(1) Le Roi de Pologne a envoyé à M. de Sèze une Médaille d'or, pour le remercier de la défense de M. de Bésenval son parent; & M. Perrier a fait présent à M. de Sèze d'une Médaille d'argent, après le gain de son Procès.

Eandra-t-il ne t'offrir, pour unique présent,
Qu'un stérile papier chargé de quelques rimes ?

Les Ecrits, je le sais, peuvent survivre aux temps ;
Mais ce droit n'est acquis qu'aux œuvres du Génie ;
Il consacre à jamais tes Discours éloquentes ;
Et pour te bien louer, c'est ton Art que j'envie.

Qu'importent, après tout, tes éloges inscrits
Par de savantes mains aux fastes de Mémoire ?

Les plus beaux titres de ta gloire
Sont consignés dans tes Ecrits.

(Par un Abonné.)

*A Mde. de *** , qui avoit donné une Boîte
à l'Auteur.*

PANDORE en cul une des Dieux ;
La mienne est d'une autre Pandore ;
Ainsi que la première, elle obtint tout des Cieux ;
Leur pouvoir l'embellit, & le Monde l'adore.
Entre ces deux objets rivaux,
Voici pourtant la différence :

Si l'une étourdiment répandit tous les maux,
Elle y joignit, dit-on, l'espoir, qui les compeut ;
L'autre répand les biens de la Société,
L'esprit, les agrémens, la douceur, la gaité :
Elle ne fait qu'un mal ... il est sans espérance.

(Par M. de la Harpe.)

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Univers* ; celui de l'Enigme est *Charmille* ; & celui du Logogriphe est *Eventail*, où l'on trouve *Eve*, *Lia*, *Avent*, *Vente*, *Vent*.

CH A R A D E.

MA tête quelquefois prend ton pied par le bout ;
 Mes pieds sont vertueux par principe, & par goût ;
 On voit peu de bolus se lever de mon bout.

(Par M. Noailles de Maleffe.)

É N I G M E.

POUR me nommer, si l'on m'en croit,
 La chose n'est pas difficile ;
 Car je puis assurer, qu'aux champs comme à la
 ville,
 Chacun, à tout moment, me montre au bout du
 doigt.

(Par M. Juhel.)

LOGOGRIPE.

TANTÔT costume, & tantôt agrément,
 Je suis également
 Employé par le Petit-Maitre
 Et par le grave Magistrat;
 De diverses façons chacun me fait paroître,
 Suivant la mode ou bien suivant l'état;
 Je sers la vanité d'un Bailli de village,
 Et le plaisir d'un Héritier;
 A Paris, plus qu'ailleurs, on fait m'apprécier.
 Mais sans bavarder davantage,
 Cherchez dans mes huit pieds, vous trouverez,
 Lecteur,
 Un animal fort sale; un animal rongeur;
 Un animal rampant; ce qui de tout joueur
 Flatte agréablement l'œil; l'arme meurtrière
 De la sœur d'ApoHON; ce que tout bon buveur
 Visite chaque jour; celui qui sur la terre
 Pour jouir se prive de tout;
 Ce qui répugne au goût;
 Ce dont se passe la jeunesse,
 Mais que la triste & fâcheuse vieillesse
 Appelle à son secours; ce qui toujours est noir
 En voilà bien assez, ami Lecteur, bon soir.
 (Par M. Gélannor.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DES POTISME des Ministres de France, ou Exposition des Principes & Moyens employés par l'Aristocratie, pour mettre la France dans les fers. 3 Vol. in-8°. A Paris, chez Godefroi, Libraire, quai des Augustins, N°. 43.

CHACUN de ces deux titres sembloit promettre un Ouvrage intéressant, & la seule raison de se défier de cet augure, étoit peut-être la longueur de l'Ouvrage même.

D'après le premier titre, *Despotisme des Ministres de France*, on pouvoit croire que l'Auteur alloit développer les moyens par lesquels les Ministres avoient assuré, étendu, affermi l'autorité royale. On pouvoit de plus se flatter que, considérant les Ministres sous un autre point de vue, l'Auteur alloit montrer comment ils étoient parvenus à faire de cette autorité, l'instrument de leur ambition personnelle, de leurs vûes particulières, de leurs caprices, & enfin le jouet de leurs subalternes, quelquefois même de leurs derniers sous-ordres. Le

développement de leurs usages & de leurs manœuvres eût fourni quelques pages à Tacite ; & , à son défaut, Suetone eût attaché la curiosité par le récit d'un grand nombre d'anecdotes fort agréables & fort divertissantes. On sait qu'en ce genre les hommes instruits, ou, comme on dit, les gens au fait, peuvent fournir d'excellens Mémoires.

Le second titre, *Exposition des Principes & Moyens employés par l'Aristocratie, pour mettre la France aux fers*, paroît encore plus heureux, & prôneroit davantage. L'Auteur pouvoit réduire en résultats très-piquans la partie la plus essentielle de l'Histoire de France. On eût eu fort aisé de voir comment, après les premiers coups portés à l'Aristocratie féodale, l'esprit Aristocratique, contre lequel les Rois avoient appelé le secours du Peuple, parvint à rebouter contre les Peuples l'autorité des Rois ; comment se prépara le Traité tacite entre le Trône & l'Aristocratie ; Traité par lequel il sembloit que les Grands & le Clergé se fussent engagés à promettre au Roi la soumission du peuple, à condition de recueillir seuls tous les avantages de l'union politique. Traité qui a subsisté dans sa teneur jusqu'au moment où le Peuple, averti de sa force par ses lumières, a réclamé ses droits, ou plutôt les a repris ; car autrement, qu'est-ce qu'une réclamation du Peuple ?

Il ne seroit pas moins curieux d'examiner comment on avoit su attacher à ce système d'oppression légale les intérêts de certains corps, ou des hommes qui pouvoient exercer sur ces corps une influence d'autorité ou d'opinion; comment, pour appuyer ce système anti-social, on avoit su recruter dans le Peuple même la classe de ses oppresseurs, par l'invention de l'ano-blissement & par tant d'autres moyens connus. Le fond de ces idées n'est pas neuf, sans doute; mais il est aisé de sentir ce que le talent peut encore en tirer.

C'est ce qu'on auroit tort de demander à l'Auteur de cet Ouvrage. Nous avons cependant fait entendre qu'il est curieux à certains égards. En voici la preuve.

On est étonné de retrouver dans un Livre, récemment sorti de la presse, des idées qui, depuis long-temps ridicules aux yeux de tous les bons esprits, font rire maintenant à peu près tout le monde. Sans les faits dont la date atteste celle du Livre, on croiroit qu'il fut écrit il y a trente-cinq ou quarante ans, à l'époque des disputes du Jansénisme, des querelles du Ministère & du Parlement. On a le plaisir de voir prouver longuement que les remontrances du Parlement de Paris, de Rennes ou de Toulouse, avoient raison contre tels ou tels Arrêts, du Conseil. Et puis, là-dessus, de grandes hardiesses contre les Ministres, mais de ces hardiesses

Parlementaires, qui sont aujourd'hui si
 plaisantes; le tout appuyé par de grands
 passages de *Pasquier* ou d'*Omer Talon*.
 N'oublions pas une réfutation très sérieuse
 des Edits du mois de Mai 1788. Il paroît
 que l'Auteur a sur-tout conservé un
 vif ressentiment contre la Cour plénière: C'est
 une belle rancune. L'Edit du timbre, à
 la même époque, est aussi exposé à de
 grandes critiques, qui probablement resteront
 triomphantes; mais le Chapitre où
 l'Auteur paroît le plus fort, c'est celui où
 il examine ce qui constitue l'essence de l'en-
 registrement des Loix. Nous espérons que
 cet égard les méprises de la postérité ne
 scauroient être bien dangereuses, & que ce
 Chapitre peut impunément rester sans ré-
 futation.

Nous avons dit un mot des hardiesse
 de l'Auteur; il faut parler de la sagesse qui
 les accompagne. Voici le titre d'un Cha-
 pitre particulier: *Notre Histoire offre plus
 d'un exemple de Rois égarés par leurs Con-
 seillers.*

On sent que les idées de politique,
 d'administration, de finances doivent être
 à peu près de la même force. Il suffira d'en
 donner pour preuve l'approbation dont il
 honore l'invention des rentes viagères.

Croiroit-on que l'Auteur, qui ne laisse
 percer nul esprit d'innovation, ni même
 aucun esprit, admet, ou plutôt établit
 avec force la nécessité d'une réforme dans

l'éducation publique ? Rien ne prouve mieux , soit dit en passant , à quel excès cette éducation est absurde , puisqu'une réforme a paru nécessaire à un Ecrivain de cette trempe. Il trace son plan avec une facilité surprenante ; rien ne l'embarrasse : la raison en est simple. *Les Maîtres* , dit-il , *sont tous trouvés*. Ce sont Messieurs de la Congrégation de l'Oratoire. Quant au plan , on nous dispense vraisemblablement d'en parler. Nous observerons seulement que , pour donner lieu à l'exécution de ce plan , il eût fallu que les Parlemens triomphassent de la Nation en 1789 , comme ils avoient triomphé du Roi en 1788 ; arrangement qui n'a pas réussi ; c'est dommage.

Ce qu'il y a de plus divertissant dans cette étrange production , c'est la table des Chapitres de l'Ouvrage. L'Auteur y devient tout-à-coup une espèce de Montequieu par la singularité de ses titres , & quelquefois les Chapitres eux-mêmes sont très-courts ; nouvelle preuve de profondeur & de génie. Il est vrai que plusieurs de ces titres ressemblent à ceux de William Pickle ou de Tristram Schandy. *Mal-adresse ; Changement de scène ; il est plus facile d'accuser que de confondre ; fausses apparences*. Le style est quelquefois digne des idées répandues dans le Chapitre. Voici un de ces titres : *Dans la Législation. La promptitude est une fournaise , & l'uniformité une faux tranchante*.

Mais de ces Chapitres, le plus facétieux est intitulé, *ce que doit faire un Citoyen, honnête homme, qui voit son Roi dans l'erreur*. Il n'est pas que parmi nos Lecteurs il ne se trouve des gens curieux, comme nous l'avons été, de savoir quelle conduite il faut tenir s'il arrivoit un pareil malheur. Le voici. Il faut alors aller au Souverain, avec Burlamaqui, que les Rois qui prennent tout; (apparemment que l'Auteur ne connoît que cette erreur dans les Rois, car il ne parle d'aucune autre); les Rois qui prennent tout, possèdent seuls tout l'Etat; mais aussi l'Etat s'épuise d'hommes & d'argent. Attendez une révolution. Cette puissance monstrueuse ne seroit duré; au premier coup qu'on lui porte, l'idole tombe, &c. Voilà ce que disoit Burlamaqui, quand son Roi étoit dans l'erreur, au moins dans l'erreur de tout prendre. Mais on oublie de nous apprendre si Burlamaqui alloit lui-même porter au Roi ces grandes vérités, ou s'il se contentoit de les configner dans ses Livres de Droit politique; différence essentielle, au moins quant à l'effet du moment.

Faisons, car on pourroit croire que nous avons voulu nous égayer, ce qui seroit bien naturel après la lecture d'un pareil Ouvrage, mais ce qui seroit très-blâmable en rendant compte d'une production si volumineuse.

On revient malgré soi à la surprise que fait naître la publication d'un tel Ouvrage,

dans un moment tel que celui ci. Elle prouve qu'il est des hommes dont la raison ne peut être éclairée par la raison publique. Mais une réflexion console ; c'est de voir que les absurdités reproduites si naïvement par l'Auteur, n'existent plus guère que cette espèce de rire produit par l'aspect d'une mode, surannée. Il n'y a pas long-temps que ces idées osoient se montrer par-tout, & déjà elles semblent se perdre dans un grand lointain, & s'être reculées comme dans l'enfoncement d'un siècle.

(C)

RECUEIL des Ouvrages du Musée de Bordeaux, dédié à la Reine. A Bordeaux, de l'Imprimerie de Racle ; & à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

N'EST-CE donc plus que loin de nous qu'il faut chercher le goût de la Littérature légère ? & tandis que tous les Ecrivains de la Capitale s'occupent à l'envi de Politique & de Législation, les Habitans des Provinces sont-ils les seuls qui osent rendre un culte public aux Muses aimables ? C'est là ce qu'on voit depuis quelque temps du moins ; mais quoique nous devions peut-être des remerciemens à ceux qui ont le courage d'imprimer en ce moment des Productions purement littéraires, gardons-nous de blâmer les Auteurs qui ont tourné toutes

les facultés de leur esprit vers un but d'intérêt plus pressant, & qui, par leurs Ouvrages, secondent & fortifient l'opinion publique, de laquelle nous tirons une bien faisante Liberté : cette Liberté créatrice récompensera bientôt des soins qu'ils ont pris pour elle. Nous verrons éclore la féconde influence des Ecrits profonds & vrais ; & la pensée se montrant avec toute son audace, donnera à la Langue des termes nouvelles, & trouvera des expressions plus énergiques & plus heureuses.

Supposons qu'un Poète né avec un génie égal à celui de Racine, & aussi bien orné que ce grand Homme, joigne à ce goût exquis pour la Poésie, cette raison victorieuse dont les Ouvrages de Philosophie portent maintenant l'empreinte. Croit-on que s'il traitoit quelque sujet de notre Histoire, que Racine n'eût jamais osé mettre sur la Scène, ou n'y eût mis qu'à côté des préjugés superstitieux qu'on avoit à la Cour de Louis XIV, même pour beaucoup de choses qui ne tenoient point à la Religion ; croit-on, dis-je, que son Ouvrage ne seroit pas d'un intérêt supérieur aux Tragédies puisées chez les Grecs & les Romains, & que le Poète n'y développeroit pas une foule de sentimens & de vérités dont on ne peut devoir l'idée qu'à l'utile révolution qui régénère la France ? Il en sera de même pour tous les Arts de l'esprit : les Sœurs de Melpomène ont droit de partager son espoir.

Mais ces réflexions qui nous ont un peu écartés du Musée de Bordeaux, doivent nous ramener à son Ouvrage. Ce Recueil contient un grand nombre de Pièces qui annoncent dans leurs Auteurs beaucoup d'amour pour les Lettres, amour qui, à la vérité, est trop de fois indépendant du talent. On voit que la ville où Montagne composa une partie de ses Essais, & où Montesquieu écrivit les charmantes & immortelles Lettres Péruviennes, conserve des hommes faits pour se distinguer en plus d'un genre; mais on voit qu'il y en a aussi dont les Opuscules sont entachés d'un mauvais esprit d'imitation & d'un goût peu raisonnable.

Quelques Philosophes pensent que la fondation des Académies, qui semble favorable aux progrès des Arts, nuit véritablement au génie. Cette assertion peut n'être qu'un paradoxe; mais ce qui n'en est point un, c'est que cette multitude de Musées qui couvrent maintenant la France, est de même très-dangereuse, en anéantissant, manifestant, & sanctionnant en quelque sorte tous les déluges de la médiocrité. Malgré cela, M. Saige a voulu prouver, dans le Discours préliminaire du Recueil que nous annonçons, que ces Sociétés étoient très-utiles; & après être remonté à Orphée, à Hésiode & à Zéneus, à propos du Musée de Bordeaux, il soutient que ces Etablissements doivent renouveler